

vertes de paille. C'était un homme jeune encore, qui semblait d'une constitution mâle et robuste ; mais malgré sa force et sa jeunesse, la main de la mort l'avait frappé. Assis sur son séant, il jetait devant lui de sombres regards, et ses mains s'égarèrent convulsivement sur le vieux manteau qui couvrait sa couche. Le religieux s'avança vers le mourant, mais soudain celui-ci se souleva, regarda le moine de ses yeux hagards et s'écria :

« Elle ! encore elle !... Oh ! sauvez-moi ! »

Et il cacha son front dans ses mains, comme pour se dérober à la vue d'un objet terrible. Le père Eusèbe fit un signe à la vieille femme et au vieux Guido, le charitable voisin qui l'avait amené ; ils se retirèrent. Alors, s'approchant du lit, le moine prit la main de Gilbert et lui dit :

« Que craignez-vous, mon frère ! C'est un ami que Dieu vous envoie, ou plutôt votre Dieu vient lui-même vers vous pour vous soutenir dans les derniers combats. Prenez courage, et avec la grâce de l'Esprit-Saint, tâchez de m'ouvrir votre conscience ! »

Gilbert retira sa main, la connaissance parut lui revenir, et regardant le religieux avec l'expression d'une fermeté sombre, il répondit :

« Prêtre, je n'ai rien à te dire. »

— Mais, mon frère, mon cher frère, vos instants sont comptés... Avant que de paraître devant le souverain juge, déposez le fardeau de vos fautes et recevez dans votre âme le sang de Jésus-Christ ! Je vous supplie de ne pas me repousser !

Gilbert repartit avec une violence effrayante :

« Je ne parlerai point !... je l'ai juré !... mes lèvres sont scellées !... Esprits d'enfer ! je n'ai rien à vous dire... vous me connaissez... faut-il que je vous avoue ce crime auquel vous m'avez poussé ?... Des juges !... des torturés !... je ne parlerai pas... je connais mon devoir de vassal... je ne parlerai pas ! »

— Mon ami ! s'écria Eusèbe épouvanté, votre maître lui-même vous ordonnerait de parler.

— Mon maître ! ah ! ah ! dit Gilbert, avec un rire farouche, le noble Berthold ? non ! non ! il sait bien que son écuyer mourra et se taira... Mais qui es-tu ? s'écria-t-il avec terreur m'approche pas ! ne me montre pas ta robe blanche, mouillée par l'eau de la fontaine... Qui parle de fontaine !... Jette-t-on une femme noble dans une mare pour la noyer ? Ah ! ah ! je vous défie maintenant ! »

Mais aussitôt, étendant les bras dans l'ombre avec un geste d'effroi, il reprit d'une voix basse :

« Ne m'approche pas ! va vers ton époux !... Est-ce moi qui ai commandé le meurtre ? est-ce moi qui ai donné de l'or à l'assassin ? est-ce moi qui te haïssais, enfin ? Va vers le noble Berthold, va, Godelive !... moi, je n'ai fait que lui obéir ! »

Le père Eusèbe essaya d'interrompre ce délire, et montrant le crucifix au malheureux vassal, il lui dit :

« Au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour vous, confessez et détestez vos crimes, et recevez-en l'absolution ! mon frère, il vous reste un moment ! »

— Je ne parlerai pas ! je ne trahirai pas mon maître... Éloigne-toi, Godelive, le froid de tes vêtements me glace ! Pourquoi me regarder avec des yeux suppliants ? il n'y a rien de commun entre nous... toi, au ciel, moi... »

Il n'acheva pas, et plongea son front sous la couverture de son lit. Le prêtre le découvrit, mais ses lèvres n'avaient plus de souffle, la poitrine n'avait plus de battements... tout était fini. Le père Eusèbe se prosterna, puis courbant le front vers la terre, il pria jusqu'au matin.

II.—LA MÈRE AUX SAULES.

Parmi tous les seigneurs de la Flandre, nul ne semblait plus favorisé des dons de la fortune que le noble Berthold. Son lignage était antique et pur, ses richesses considérables, sa renommée sans tache, car il possédait les deux vertus de son époque, la bravoure et la libéralité. Il avait eu pour épouse la belle et pure Godelive, fille du comte de Boulogne ; mais elle avait péri à la fleur de ses ans, d'une manière mystérieuse, et qui, plus d'une fois, durant les soirs d'hiver, faisait l'objet des timides conversations des serfs et des valets ; une seconde femme l'avait rendu père d'une fille, nommée Otilie. Cette enfant belle et charmante, était pourtant, depuis son premier jour, un objet d'affliction pour ses parents : elle était frappée de cécité. Depuis ces deux événements, depuis la mort de Godelive et la naissance d'Otilie, le sourire avait fui des lèvres de Berthold, et la sérénité semblait bannie de son âme. Dans les banquets, sa coupe demeurait toujours pleine, il opposait à la gaieté, aux chants, aux rires de ses compagnons, un front de marbre, une bouche éternellement morose et des regards toujours tristes et rêveurs. A la guerre, tantôt il se laissait emporter par une fureur indomptée, tantôt il semblait qu'une terreur secrète glacât son bras et son cœur. Il aimait tendrement sa fille, et parfois il l'éloignait de lui, comme si la vue de cette innocence et de ce malheur eussent évoqué à ses yeux des souvenirs funestes ; enfin, nulle part le repos n'existait pour son âme, ni au pied des autels, qu'il cherchait et fuyait tour à tour, ni sur le chevet de sa couche, confident de ses rêves inquiets et de ses veilles sinistres, ni au conseil, ni au combat, et le plus misérable de ses vassaux, le voyant passer, pâle et sombre, silencieux comme un fantôme au milieu des vivants, pouvait dire : « Loué soit le Dieu de Job et de Lazare ! je suis plus heureux que cet homme-là ! »

Or, par une belle journée d'automne, Otilie, alors âgée de douze ans, se trouvait dans une salle du château de Ghistelle, qu'elle habitait avec ses parents. Elle était entourée de plusieurs jeunes filles, compagnes de son âge, que l'on rassemblait autour d'elle pour égayer la triste nuit de son infirmité. Otilie était plongée dans un grand fauteuil, auprès d'une haute fenêtre par où arrivaient les rayons pâles et voilés du soleil. Seule, elle était triste et inactive : autour d'elle, ses amies abrégèrent les heures par leurs industrieux travaux. Les unes filaient la laine et le lin, une autre brodait une robe destinée à parer, à la Noël prochaine, la statue de Notre-Dame ; deux autres parcouraient un curieux manuscrit, semé de lettres fleuries, brillantes et colorées comme les roses au mois de mai. Toutes étaient gaies et animées : sur Otilie seule pesait le faix et l'ennui du temps. Une de ces jeunes filles s'aperçut de son accablement (c'était la plus pauvre et la plus humble d'entre elles), et s'approchant d'Otilie, elle lui dit avec douceur :

« Damoiselle, vous semblez avoir souci ? que pouvons-nous faire céans pour vous distraire ? »